

Détresse et réenchantement

Paulette Gagnon

L'inévitable transformation de la création artistique produit comme un effet de rupture et aiguillonne notre esprit vers une ouverture au monde dans nos rapports avec nous-mêmes, notre espace et notre environnement, un monde d'une hétérogénéité parfois troublante. Autour d'une thématique mouvante liée au phénomène que *tout se transforme*, et à partir des enjeux esthétiques, les œuvres questionnent le champ de la perception à propos de la finalité qui s'en dégage et de ce fait, revêtent une dimension temporelle : elles comportent des expériences du passé déjà transformées et des attentes qui seraient déjà exprimées. Une manière d'aborder à travers une pluralité de moyens d'expression des sujets fondamentaux où sont confrontés l'art, la société qui conditionne notre existence et notre faculté de nous projeter dans l'œuvre. Dans cet univers d'horizons visuels, qui atteint et étreint notre imaginaire collectif, *Détresse et réenchantement* révèle, à la croisée d'expériences sensibles et cognitives, la réalité profonde et ordinairement occultée du psychisme humain ; et cette approche, si paradoxale soit-elle, recèle une défense généreuse de l'art d'une vingtaine d'artistes, sur lequel j'ai choisi de me pencher. Ces archétypes se recoupent, comme ils peuvent être syncrétiques, justement parce qu'ils peuvent être opposés à la base l'un à l'autre. Plusieurs œuvres font ressortir le potentiel de ce paradoxe à décoder, car certaines d'entre elles en appellent à la réappropriation d'un enchantement, ou lui tournent le dos ; elles laissent entrevoir, chacune à sa manière, un certain désordre devant l'inédit et induisent la découverte de l'envoûtement par le regard que les artistes posent sur le présent.

S'il y a une telle velléité de *réenchantement*, c'est qu'il y a aussi une part de *désenchantement* qui est explicite dans l'idéologie de ces réalisations. Ainsi, plusieurs d'entre elles réactivent certains aspects de ce type d'expérience esthétique au croisement de l'ineffable et de la résurgence du désir d'inverser le sens des hiérarchies entre un *réenchantement* du monde et la désillusion, entre une détresse dans le sens d'une *inquiétante étrangeté*² et le ravissement. C'est cette nuance qui est éclairante et l'écart entre les deux notions anime le concept de maintes œuvres. Aussi sont-elles imprégnées de ces éléments non pas dans la manière de faire, mais plutôt dans leur esthétique, dans leurs dimensions phénoménologique et psychologique, et dans la poésie qui s'en dégage. Elles ne peuvent tenir qu'au prix de tout ce qui constitue leur unicité, et en ce sens, elles sont toutes parsemées, çà et là, de l'insaisissable, là où se trouve l'essentiel.

Dans ce contexte, les œuvres sont porteuses d'imaginaires insoupçonnés et nous invitent à nous

interroger sur notre propre relation à la réalité et au rêve qui va au-delà de la représentation. Qu'en est-il de notre perception du réel dans la projection vidéo-graphique de Gwenaël Bélanger intitulée *Tournis* et qui s'anime comme par magie ? Incubatrice d'images, l'œuvre est aussi rythme et résonance. Les miroirs se fracassent au sol et le son retentit, tel un ensorcellement. Ils chutent, pareils à quelque sortilège dont on a peine à démêler les impressions successives des éclats de verre scintillants. Ils tombent en fatras et se fragmentent, et les repères, en l'occurrence les objets présents à l'arrière-plan, tournoient comme un manège. Une étrangeté où s'entremêlent le reconnaissable et l'insaisissable, la légèreté et la gravité. L'effet de fascination détourne de la course folle, assourdissante et stridente de la chute pour donner à percevoir le cycle rapide. Cet éblouissement finit par nous faire perdre tout contact avec le réel et nous entraîne, l'espace d'un moment, dans un tournis. Nous sommes sidérés par le bruit saccadé et quelque peu enclins à la rêverie par l'effet de cette chute de miroirs où tout résonne en nous et autour de nous, car les sons francs, directs et répétitifs finissent par s'agglutiner. Dans ce tintamarre bien modulé, saccadé et scandé comme un refrain, où le silence sert de pause, on essaie de saisir le son et le ton, à défaut de ne pouvoir saisir le temps de toutes les images. Irrésistible, claire, limpide, et combien persistante, cette œuvre, créée avec une stricte économie de moyens, nous happe, et l'on prend plaisir à sa répétition. On pressent que le temps fuit tout comme ces éclats se succèdent, et qu'il disparaît à grande vitesse ou s'envole soudainement. L'effet est grandiose, à l'instar de celui de la vision panoramique de la photographie qui l'accompagne. Les associations nous ramènent dans le champ de la métaphore pour mieux interroger le sens des images et en explorer les limites. Les images projetées dans l'air à la manière d'un jet intemporel « créent des glissements de perception », selon l'artiste, et deviennent presque abstraites. Elles nous entraînent au cœur d'une expérience subjective indissociable de la forme de la projection vidéo.

Sous la rigueur du procédé et la cohérence de la démarche, c'est l'étonnement qui nous saisit devant la paire de géants de David Altmejd. Ceux-ci s'apparentent à des colosses et cette échelle crée une ambiguïté qui trouble l'ordre des apparences. Métamorphose ou transmutation, ces corps factices s'érigent à notre insu en figures emblématiques. Ils ont le regard velléitaire et portent en eux l'amphibologie de l'imaginaire et du réel. Ils « sont hantés par leur dualité, leur humanité ambivalente » [...] « ils composent un théâtre de formes et d'organismes en mutation dont les énigmes et les merveilles



Gwenaël Bélanger p. 56



David Altmejd p. 42